

dans la percale ; l'encadrement des glaces s'éteint ici sous un lambeau de gaze, là sous un chiffon de papier. Les persiennes sont fermées, le jour est terne ; on sent le froid. Nous entrons dans le petit salon intime où j'ai fait ma cour à Irène. C'est là qu'elle éternisait par des miracles d'industrie mes bouquets quotidiens. Elle ouvre un petit meuble et me montre trente fleurs étiquetées et datées dans trente feuilles de papier blanc. J'apprends ainsi que la chère petite a gardé un échantillon de tous les bouquets qui lui sont venus de moi. Mais les pauvres fleurs ne sont pas seulement fanées, elles sont moisies. Allons ! les souvenirs se conservent mieux dans le cœur que dans le papier décidément. Irène ferme le petit meuble en bois de rose et me montre en riant un bureau dont le velours est couvert de poivre en grain. Ce bureau, c'est toute une histoire. Un jour que la marquise nous gardait en achevant je ne sais quelle tapisserie, Irène prit un crayon et voulut me tracer le plan du château de V. ; elle s'embrouilla tant et si bien dans ses dessins que la mère vigilante s'endormit une minute. Ah ! la jolie, l'aimable, et la précieuse minute ! Elle valait son pesant d'or !

Mais pourquoi ce poivre répandu sur le velours incarnat ? Elle m'apprend que le poivre a la vertu de chasser les bêtes. Je remarque en effet que les meubles, les paquets, les housses, tout est saupoudré de grains noirs. Et tout en regardant une pile de tableaux et de portraits de famille, j'éternue du haut de ma tête. "C'est le poivre !" dit-elle, et nous rions.

Elle avait alors trente-deux petites dents si jolies, un timbre de voix si frais et si doux que le rire semblait inventé pour elle. Aussi je vous réponds qu'elle s'en donnait à cœur joie. Et elle n'était jamais seule à rire quand je me trouvais là.

Les enfants du portier sont descendus depuis longtemps, la porte est refermée, nous sommes bien chez nous, et la preuve c'est que nous nous embrassons tout en courant. Il y avait si longtemps que nous n'avions été à nous ! Presque une demi-heure ! Elle me montre sa jolie chambre, la même où j'ai pénétré pour la première fois après la messe du mariage, tandis que

ma chère petite achevait ses préparatifs de départ. Je me souviens que ce jour-là, saisi d'une étrange émotion devant toutes ces choses innocentes et blanches, j'ai mis furtivement un genou en terre et baisé les rideaux du petit lit virginal. Aujourd'hui, les rideaux du lit et des fenêtres sont entassés dans un coin, avec du poivre dessus. Les matelas et les oreillers sont semés de poivre ; on y a mis par-dessus le marché deux ou trois cadres et une chaise. Hélas ! Hélas !

Elle prend la chaise et s'assied ; la pauvre chérie tombe de fatigue. Je veux qu'elle se mette au lit ; elle ne dit pas non, mais elle prétend que je suis encore plus las qu'elle, car elle a dormi en voiture, et j'ai passé la nuit à la bercer. J'avoue que deux heures de sommeil feraient assez bien mon affaire, mais où dormir ? Dans sa chambre ? Impossible. Un lit est toujours assez large, mais le sien ne serait jamais assez long pour mes jambes de sept lieues. Nous pénétrons alors dans la chambre du bon marquis : plus de rideaux, un lit tout nu ; on n'aperçoit le long des murs que des cordons de sonnettes ; le poivre craque sous nos pieds. On serait bien là, j'en suis sûr, mais où trouver des draps ? Toutes les armoires fermées, les clefs sont en Lorraine, c'est trop loin. "Et mon trousseau !" dit-elle. Et de rire.

Nous retournons à l'antichambre : j'éventre l'un après l'autre tous les ballots. Je trouve des serviettes, des torchons, des tabliers de la cuisinière, de la femme de chambre, du domestique, tout, excepté des draps. Enfin je crie victoire, elle accourt et se moque de moi : j'étais tombé sur les nappes damassées ! Mais pourquoi pas ? On prend deux nappes et nous courons faire le lit. Elles sont trop courtes, ces nappes ; il en faudrait quatre. Elle retourne à la source et revient en riant plus fort : elle a trouvé toute seule un drap de toile écrue, un peu grosse, un peu rude ; un drap de domestique, mais assez grand pour couvrir les maîtres. Là-dessus, nous secouons le poivre de la couverture et voilà le lit fait. Nous trottons à travers le poivre jusqu'au cabinet de toilette de la marquise, et après vingt allées et venues, vers sept heures du matin, nous finissons par nous mettre au lit. La pauvre

enfant devait être à demi morte ; quant à moi, j'étais sur les dents.

—Petit mari, me dit-elle en posant sa jolie tête sur l'oreiller, je ne suis plus fatiguée du tout.

EDMOND ABOUT.

LES LILAS

CROQUIS DU PRINTEMPS

C'est le mois des lilas, des lilas jolis, des lilas fleuris, des lilas fleurant le miel, des lilas couleur de ciel, couleur de ciel à l'heure où les nuages sont encore azurés par la nuit qui s'en va et sont déjà rosés par l'aube qui vient, en sorte que cet azur et ce rose se fondent en une délicate et tendre nuance de liquide améthyste ; c'est le mois des lilas fleuris fleurant le miel.

A la fenêtre grande ouverte, l'ouvrière travaille en chantant et fait assaut de roulades avec le petit serin en cage. Aux fils de fer de la cage, près de l'échaudé, est accroché un brin de lilas. Et de temps en temps, quand ils sont las, l'oiseau vient becqueter une larme d'eau suspendue à la fleur et la fillette se penche pour respirer une bouffée de la fraîche odeur qui sent le printemps et la campagne.

Dans le salon encombré de meubles, la femme élégante promène languissamment son ennui. Elle soulève les tentures, feuillette les livres, tapote sur le piano, et songe sans savoir à quoi, ne trouvant aucun charme à toutes ses richesses familiales. Mais sur la cheminée, dans un cornet de cristal, une branche de lilas s'épanouit, et chaque fois que la jeune femme passe auprès, un vague sourire de souvenir heureux fleurit sur ses lèvres pâles, qui sont comme la fleur teintée d'améthyste.

—Hu ! ho ! dia ! crie le charretier. Et, se baissant, il ramasse sur le pavé une pauvre touffe de lilas qui a roulé dans la poussière. Il la secoue, il la trempe à une borne-fontaine, et voici que la fleur reprend un instant de vie.

Il en pique un pompon derrière l'oreille du limonier, et il mâchonne le brin qui reste, en dilatant ses narines poilues pour humer l'âme des lilas fleuris fleurant le miel.

Le valet de chambre à fini la toilette